

Chantal Belfort



Psychanalyste

Penser

et

En Dire

Le Tout, un masque du réel !



Golconde de René Magritte 1953

« C'est tout ou rien, sinon ce n'est pas la peine », voilà une expression fréquemment entendue dans le discours commun, expression qui voudrait faire démonstration d'une détermination pour effectuer un choix entre deux situations ou positions extrêmes. Dans la réalité, l'utilisation de ces deux concepts dans la même phrase - qui font contradiction apparente - semble vouloir nous ramener à l'être et à son mode de fonctionnement en déni de lui-même. Cela fait symbole et signe ce qui lui échappe de lui-même. En cela tout et rien sont du même. Cette expression relèverait donc davantage de l'expression d'une fragilité identitaire, état qui questionne forcément au cours de l'expérience analytique. Ce pourrait être aussi un questionnement légitime aujourd'hui de ceux qui subissent des difficultés à vivre justement avec détermination dans notre société moderne. Nous trouvons là une des possibilités de ce qui empêche le choix ou cantonne à la procrastination et qui poussent, telle une pulsion incontrôlable, à la dépression. Ledit burn-out touche de plus en plus d'adolescents suicidaires et non plus seulement le monde du travail ! Inscrite dans un manque moïque, la personne a tendance à mettre en avant dans son dire ce qui lui apparaît comme la vérité. Dans la réalité, cela fait justification et prend la forme d'un semblant qui lui permet de garder une distance quant à sa réalité psychique. C'est une forme de déresponsabilisation face à son histoire consciente, mais surtout inconsciente. Dans un essai, non conscientisé, d'échappatoire sinon de substitut, ce qui ne peut être énoncé clairement s'allie de termes incongrus qui vont faire signifiants ; ce sont des redondances autour du tout qui font certitude à ce moment du dit tout en restant masque dans le réel. Une mascarade à dévoiler. Le discours tourne autour d'un trou que l'analysant nomme vide et dans lequel il n'y aurait rien, sinon forcément la perte, rien de plus à dire sinon que : dans la vie « c'est tout ou rien », de ce tout qui est attendu, espéré, recherché au même titre que l'absolu ou la perfection, comme s'entend l'idéal du moi. C'est un manège intérieur incommensurable qui tourne dans la tête, sans fin, remplaçant le non représentable : ça échappe forcément et c'est de l'ordre de l'archaïque et ainsi donc fondamentalement hors la conscience. Ainsi nommé il est fait existence du concept du Tout : le tout, « tout le monde ceci ou cela, tout vouloir, toute chose, c'est injuste tout le monde a mieux, plus que moi, injuste ceux qui ont tout à la naissance... : je veux tout ce que possèdent les autres, je veux être

totalemenr parfait(e), je détiens toute la vérité, tout est comme ci ou comme cela, le tout immuable ; il ou elle est tout pour moi... « c'est pire que tout »... Le discours continue autour d'une volonté de changements espérés, sinon désespérés, « je veux tout oublier, pour recommencer à vivre ! », de ce dire qui se fait forcément compensatoire à la perte, au manque, mais qui d'un plus rien fait un « tout » attendu.

Le concept du tout énonce une intégralité autour d'un quelque chose qui est le désir qui se conjugue à l'oralité, à l'analité et autour du complexe d'Oedipe. L'extrusion de signifiants qui en disent autour du tout nous laisse à entendre non un plein, mais un non fini, un non cerné, un quasi fusionnel, rappelant l'état d'une personne à la période pré-oedipienne. C'est là le siège de la découverte et de la prise en compte, assumée ou pas, de son incomplétude. Le tout, non cernable, ne s'appartient que du semblant et requiert le dévoilement d'une réalité autre, de celle, par exemple, qui fonde la particularité de la psychanalyse et qui autorise d'assumer des manques là où certains viendraient chercher du plein, sans pour autant le trouver. C'est ce que propose la société moderne avec la surconsommation. Elle crée des besoins qui visent à être comblés, remplis par des achats superfétatoires, et ainsi donc le temps est utilisé à faire le plein (comme pour une voiture !)-, sans y parvenir, car à toujours y revenir cela signe seulement une incomplétude éternelle (comme pour la voiture !). Cela se manifeste de façon inextinguible, à prôner la surproduction au nom d'une surconsommation qui étancherait le manque, mais qui bien au contraire la perpétue. Cela conforte les marchés qui visent à toujours plus produire et non à aider l'être à se soustraire de son incomplétude. Ce « faux plein » que nous vend la société moderne a ceci de trompeur qu'il empêche, ou en tous cas, retarde la subjectivation vers une structuration psychique profonde et stable. C'est ce que pointait Lacan, entre autres, dans sa formule « les non-dupes errent », laissant entendre qu'il ne s'agit pas d'être en permanence face au trou. N'est-ce pas ce que le sujet a à affronter dans notre société moderne ? Remplir, telle une oie que l'on gave, nous ferme les portes de la prise de conscience du manque, de la perte originelle, ce qui nous permettrait d'apprendre à assumer l'impuissance qui en résulte et ainsi grandir en assumant la castration et l'émotionnel qui en résulte ? Le concept du tout est donc utilisé pour venir en place d'une symbolisation par ailleurs impossible : il

est difficile de parler la bouche toujours pleine... du sein de la mère, ou autre gavage sociétal. Nous sommes de l'incomplétude et faire déni n'y change rien. Dire « tout » pour ne pas nommer ce qui est du « pas-tout(e) » ? Tourner autour du trou sans pourtant y porter regard, de ce qui ressemble à un manège qui ne marquerait jamais l'arrêt ou la césure ?

Devant la peine à se reconnaître **soi-même** en défaut moïque et d'être, ce qui autoriserait sa responsabilisation, le transfert de l'expérience analytique favorise le surgissement de ces incongruités auréolées du dire « tout ». Ces « tout » pris en flagrant délit du déni, mettent l'analysant dans la lumière de la toute-puissance d'qui va perdurer chez l'adulte. D'une manière plus générale, la société moderne semble oeuvrer pour que l'adulte d'aujourd'hui reste fixé à cette période., moyen tacite de le maintenir comme objet de soumission, sociétale cette fois, aspiré par le désir désirant de la société envers lui. Au lieu de voir les enfants grandir vers l'autonomie d'une castration assumée, à travers les réseaux sociaux, les blogs et podcasts, les commentaires et avis postés sans recul, on semble revenir à une forme de fusion à penser, telle celle préexistante avec le premier Autre. Et voilà qu'aujourd'hui il est de bon ton, voire souhaitable, de penser ou de dire comme le grand nombre, comme tous les autres ; ces autres ressemblent fort au grand Autre archaïque venant en place. Et pourtant, comment tous ensemble pourrions-nous réussir là où l'individu excelle dans ce qu'il est unique et de la différence qui fait sa richesse ? Tous ensemble à ne faire qu'un, à ne se vouloir que du même, peut-il se substituer à l'un de ce qui fait l'unité du sujet lors du stade du miroir ? Nous sommes avec un nouveau modèle sociétal où le Je ne s'être plus que conjugué du nous, dans une sorte de fusion de tous qui mène à un formatage de la pensée voire de l'action à accomplir. « Tous pensent comme moi ou « Je pense comme tous les autres »..., à quel prix essayer de se rassurer de pouvoir se fondre dans le moule du nous ! À ne penser ou dire que comme les autres cela ne revient-il pas à dire que Je ne peux exister qu'à travers (tous) les autres. -et non plus de ma propre pensée réflexive- ? Les commentaires chargés de l'émotionnel du moment sont l'expression de jugements plutôt acerbes, énoncés, sans retenue, dans la jalousie, la haine, la rancœur qui représentent les manifestations les plus exacerbées de l'impuissance à la réalisation moïque... : chercher à penser et vivre l'unique dans une société où

s'expande la différence ! La divergence d'opinion qui fait pourtant la différence est de moins en moins tolérée que ce soit des autorités ou du grand nombre. Un seul Dieu à reconnaître, donc une seule religion à détenir la vérité, toutes les autres sont à rejeter... S'habiller comme tout le monde au risque de trop marquer sa différence là aussi... Le discours sur la différence qui se veut arrangeant fait semblant d'une réalité autre et coexiste avec une volonté de nommer donc d'effacer les différences . Cela crée la nécessité du dévoilement de l'imposture.

Au nom de mai 68, tout a été permis puisqu'il a été « interdit d'interdire ». Au nom de la démocratie, aujourd'hui il est aussi permis de tout dire, de tout faire même si plus ou moins visiblement, d'insulter, de raconter des mensonges au nom de la transparence, d'escroquer... Nulle limite, nul repère, nulle structure ! La seule loi acceptée est de tout autoriser sans plus aucune retenue ou pudeur, de celles par exemple qui protégeaient l'intime (retour au Je) ou de celles qui permettaient de vivre le mieux possible avec le grand nombre (le nous ?), à l'aide, par exemple, de codes du savoir-vivre avec ces autres. Cela ne fait-il pas leurre, masque à l'oblitération de la castration ? Résultat probable de cette époque, nous assistons à l'heure actuelle à des processus de ralentissement important des étapes de croissance psychique chez les enfants. Ils prennent le biberon de plus en plus longtemps (jusqu'à 6 ans !) ; ils tardent à être propres (plaisir conservé de la mère qui s'approprie longtemps encore les déchets de son enfant-objet); en poussettes à 5 ans au lieu de marcher pour vivre une vie de mobilité et de curiosité, avec tête et doudou en bouche, « bouchés de tous côtés », et ne pouvant à aucun moment échapper à la vigilance maternelle. D'intentions bienveillantes en apparence ces phénomènes nouveaux sont autant de maquillages posés avec application sur un manque pourtant nécessaire à son humanisation. ils s'accrochent à leur mère avec désespoir, comme si les parents sans le vouloir, -mais en le voulant tout de même un peu !-, souhaitent les garder plus petits, plus maniables, plus objets ? L'enfant est objetisé plus longtemps et c'est comme un fait exprès pour lui éviter le travail psychique que demande la symbolisation de la perte qui ramènerait les adultes eux-mêmes face à leur propre perte ? Les sociétés fabricantes de jouets et d'ours en peluche renchérissent en mettant à profit cet esprit des temps modernes et cette angoisse de la perte avec ce nouveau concept : « l'assurance » contre la perte du

doudou, sur laquelle les parents se jettent bien sûr avec énergie créant là encore le leurre. Il en est de même vis-à-vis des adultes et des « assurances » complémentaires qui visent à protéger plus longtemps de la perte de l'objet acheté !... Un analysant jeune et dépressif, ainsi inhibé jusqu'à la fin de son adolescence, vient en quête moïque, d'un moi qui serait autonome pour gérer sa vie justement autour du manque, de la perte, de la jouissance, de l'impuissance. Or l'intégration de la perte passe par des actes qui enseignent la vie, boire à la tasse et renverser, se servir et risquer, marcher et tomber, lâcher la tête, pour entrer dans la parole et s'être ainsi sujet du parlêtre. La complexité réside dans le fait qu'il a durant son enfance vécu cette forte inhibition à acter, consolidée par une mère envahissante et très objetisante, justifiée par une intervention chirurgicale subie à l'âge de 6 ans. Ainsi donc, pour quelques raisons que ce soit, l'accès à la sortie de l'œdipe a lieu parfois vers 9 - 11 ans et met sérieusement en balance la possibilité de bénéficier d'une période de latence et de la mettre à profit pour expérimenter la sublimation qui est loin d'être sans effets, comme on peut l'entendre de jeunes analysants. À mettre tout en oeuvre pour éviter de vivre la perte à l'enfant, ne lui ôte-t-on pas ainsi justement le travail psychique nécessaire à la symbolisation de la perte ? La traversée tardive du complexe œdipien, très repérable chez de nombreux enfants en difficulté, ne provoque-t-elle pas un raccourcissement de la période de latence, ce qui entraînerait d'autres complications. Ainsi donc, les enfants de 9 à 11 ans encore pris dans la question oedipienne mettent à jour des angoisses fortes qui se traduisent par des comportements auparavant habituels vers 2 ou 3 ans. Les symptômes apparaissent tels l'énurésie diurne ou nocturne très tardivement, les provocations importantes avec effet de rejet, parfois recherché, les troubles importants du sommeil, une jalousie extrême lors de la naissance d'un puîné, un comportement d'enfant mal aimé. La difficile période de « l'âge du non » s'éternise. Alors qu'elle se cantonnait entre 2 et 4 ans, elle se poursuit aujourd'hui jusqu'à l'aube de l'adolescence où une autre crise survient... Le temps de repos se réduit et on assiste à l'apparition d'un nombre croissant d'enfants dans l'incapacité de supporter les remarques ou les limites émises par l'adulte (éteindre la télévision, l'ordinateur, effectuer ses tâches scolaires...). Nous assistons à des scènes où l'enfant se met dans des états seconds, expression de leurs angoisses allant

croissantes, sans limites acceptables qui seraient données par l'adulte. Ceci aussi se retrouve forcément dans le discours de jeunes analysants, mais aussi de moins jeunes ayant subi ces modes nouveaux de fonctionnement et de structuration psychiques sans étayage solide à des périodes où elles se jouaient, du moins jusqu'à il y a quelque temps. Là où l'Interdit s'absentifie, l'enfant n'est plus en place d'enfant, de cette place qui lui ôterait l'illusion nocive pour lui, puisque de nature incestueuse, de se mettre à la place de l'un ou l'autre parent. L'analysant adulte porteur de ce bagage arrive souvent en séance submergée par le poids de ces non-limites qui le poussent à le symboliser par un « Je laisse tout tomber. À quoi bon ! ». Il reste encore fortement enfermé dans le désir désirant de la mère qui lui a clos la voie à la sublimation et qu'il ne pourra découvrir tardivement que par lui-même dans l'expérience analytique.

Cette conception nouvelle de l'enfant qui veut tout en faisant déni de l'interdit avec le consentement voire la complicité des parents, oblige celui-ci à trouver des moyens et échappatoires face à la symbolisation absente de ses angoisses et de l'objet de ses angoisses. De plus en plus, la névrose laisse progressivement place à la psychose à des degrés divers, mais de plus en plus lourdement. Les psychotiques, dans nos sociétés modernes modernes, sont pléthore. L'augmentation des pathologies narcissiques ne pourrait-elle pas en être une illustration ? Cela irait de l'addiction aux selfie et autovidéos nécessaires à chaque instant de sa vie pour se sentir exister, au comportement du manipulateur pervers narcissique qui est dangereux pour l'autre mis sous sa coupe, en passant par des états dépressifs de plus en plus répandus à des degrés divers de sévérité.

Le tout de la toute-puissance peut alors quasiment se conjuguer avec l'infinitude, de celle qui fait penser à l'absolument tout puissant et nous ramène à un éternel qui est de la totalité, de l'infinitude et que l'on nomme Dieu ou l'Un ou l'Eternel. Il n'est pas possible de le nommer sous risque d'anthropomorphisme impensable puisqu'il n'y a pas de représentations possibles de lui. Il est d'une essence autre que nous. Lui seul peut être donné du tout, car il n'est pas connaissable ou fini. Ainsi donc, lorsqu'un analysant se perd dans son dire à lancer des incongruités sur le tout, tout contrôle,

tout dominer, tout savoir, tout posséder, tout comprendre, au-delà du transfert qu'il vit avec l'Analyste, il serait possible de penser qu'il vit un complexe de dieu, en réponse à son impuissance, seule infinitude a lui donnée. Ce serait pour un temps, une sorte de sublimation compensatoire, salvatrice de sa dépression qui lui permette de rester à distance de l'idéal de son moi. À partir du moment où il trouve la voie de la sublimation, il peut commencer à acter sa vie, tout en quittant l'enfermement de sa demeure et de son mental.

octobre 2018